

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 38 (1893)
Heft: 5

Artikel: Le général Merle et la campagne de Russie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le général Merle et la campagne de Russie.

Le général baron Merle, dont le public français et suisse s'est beaucoup occupé dans ces dernières années à l'occasion de diverses publications relatives aux guerres de l'Empire, vient d'être l'objet d'un livre¹ digne d'être présenté et recommandé à nos lecteurs. Ce livre a le mérite de donner d'intéressants détails, dont quelques-uns nouveaux, sur la vie d'un brave militaire qui nous touche de près.

« Soldat de la monarchie, dit son biographe, rallié à la Révolution, mais attaché à ses devoirs militaires ; patriote, et mettant au-dessus de tout l'inviolabilité du sol national, Merle n'est pas seulement un de ces hommes que les dangers, les privations, les situations en apparence désespérées ne découragèrent jamais : au milieu de cet innombrable état-major napoléonien toujours héroïque, mais souvent soudard, batailleur, tape-dur, il détonne agréablement par des qualités de finesse, de modération, d'instruction même qui le font ranger dans une classe bien à part où il se rencontrerait avec de vieux républicains comme Moncey ou de vaillants impériaux comme Suchet.

« Lui restituer à l'aide des témoignages les plus sérieux, le rôle qui lui revient dans la merveilleuse épopée militaire de la République et de l'Empire, en le dégageant de l'éclat de ces retentissantes renommées qui éclipsent et absorbent tout ce qui en approche, tel est le but que nous nous sommes proposé en entreprenant nos recherches. »

C'est avec plaisir que nous suivrons l'auteur dans son exposé biographique, la carrière du général Merle étant, dans plusieurs de ses principales périodes, l'histoire même des troupes suisses au service de France sous Napoléon. On sait en effet que pendant les tragiques campagnes de la Péninsule ibérique et de Russie, nos régiments suisses capitulés furent sous les ordres de ce vaillant général et qu'ils eurent en commun maints jours de gloire et d'honorables revers.

Né à Montreuil-sur-Mer, le 26 août 1766, Pierre-Hugues-

¹ *Le général baron Merle, 1766-1830. Notice biographique, par Aug. Braquehay.* Paris, librairie militaire Ed. Dubois, 1893. 1 vol. in-8 de 260 pages. — Prix 3 fr.

Victoire Merle s'engagea à 15 ans dans le régiment de Foix, sous Louis XVI, devint caporal en 1789, officier d'infanterie des Pyrénées en 1792, capitaine de canonniers en 1793 élu par les volontaires d'alors, chef de bataillon d'artillerie en 1794, général de brigade un an plus tard. En 1795, il commande provisoirement la 2^{me} division de l'armée d'Espagne, et participe dès lors à toutes les campagnes de la République et de l'Empire, se distinguant entre autres en Espagne, notamment aux affaires de Santander en 1808, ayant dans sa division le 3^{me} régiment suisse, et en Portugal en 1810.

Mais c'est surtout pendant la guerre de 1812 en Russie que la biographie de Merle nous attire plus spécialement, car il eut, aux moments les plus critiques, toutes les troupes suisses sous ses ordres. Aussi nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt les extraits que nous donnons ci-après des chapitres XII et XXIII sur ces grands événements.

Disons auparavant que l'auteur raconte dans vingt-neuf chapitres les détails de la carrière de l'illustre général, détails recherchés avec beaucoup de soin et de conscience, dans toutes les sources possibles, mais aussi avec quelque excès de confiance dans des récits d'auteurs un peu trop vantards, par exemple ceux récents du baron Marbot.¹ Il signale à plusieurs reprises les précieux renseignements fournis par les brochures de M. de Schaller, bien connues de notre public, et les lacunes réitérées, qu'il ne s'explique pas plus que nous, des pages de M. Thiers à l'endroit de Merle. Les chapitres 28 et 29 qui racontent les derniers temps du général, mort à Marseille le 5 décembre 1830, et ses relations avec son pays d'origine, n'ont pas moins d'intérêt que les chapitres militaires.

Arrivons maintenant à la guerre de Russie, en laissant la parole à l'auteur :

Quelques mois d'un repos aussi mérité que nécessaire (après la dure retraite de Portugal sous Masséna et Marmont en 1811, où Merle avait commandé l'arrière-garde) passés à Nîmes remirent

¹ Notons ici, à la louange de l'auteur, qu'il reconnaît, dans un appendice rectificatif du meilleur esprit, que sa bonne foi a été surprise par les passages où ce colonel de cavalerie légère accuse si légèrement les Suisses d'avoir fui à la bataille de Polotzk du 17 août 1817, alors qu'il est constaté par les témoignages les plus authentiques que les Suisses n'avaient aucun rôle à jouer pour ce jour là, et qu'ils n'ont pas été engagés.

bientôt le général Merle en état de reprendre les armes. Disponible le 24 novembre 1811, il fut chargé d'abord de l'inspection et de la formation des corps de troupes qui se rendaient dans le Nord pour composer le corps d'armée dit d'observation de l'Elbe, puis désigné, le 26 avril 1812, pour le commandement de la 9^e division de la Grande Armée destinée à agir contre la Russie. Sur ces entrefaites, il avait été nommé comte de l'empire ; mais, par suite des préoccupations qu'occasionnaient les préparatifs de guerre, le décret n'en fut point enregistré et ne reçut jamais son exécution. De nombreuses relations officielles n'attribuent pas moins ce titre au général qui, du reste, comme divisionnaire, avait rang de comte dans la noblesse impériale.

La division Merle, 3^e du 2^e corps d'armée aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, fut formée, dans le principe, des 10^e, 11^e, 12^e et 13^e régiments de ligne et d'une demie batterie d'artillerie, le tout offrant un effectif d'environ 15,000 hommes.

Echelonnée sur la route de Munster à Berlin, elle se rapprocha peu à peu de cette dernière ville, dont le maréchal Oudinot venait d'être nommé gouverneur, pour maintenir les communications de l'armée, surveiller le gouvernement prussien, notre allié, et occuper les places. C'est ainsi que, le 21 mai, Napoléon enjoignait au général Merle de s'assurer de la position de Spandau qu'il considérait comme la citadelle de Berlin, et désirait faire mettre en état de défense. Cependant, comme autrefois en Espagne, ces empiètements ne devaient être faits qu'avec d'extrêmes ménagements pour blesser le moins possible l'amour-propre national. « Tout cela doit se faire sans parler » écrit de Dresde Napoléon au major-général Berthier. « Si l'on demande raison de cet armement, on doit répondre que l'importance de cette place exige qu'elle soit mise à l'abri de tout évènement et d'une descente des Anglais. Recommandez au général Merle de donner à dîner aux officiers prussiens et d'être fort honnête avec eux. »

Au moment de l'entrée en campagne, la 3^e division du 2^e corps d'armée reçut une tout autre composition. Le 12 juin, les troupes étrangères de la division du général Belliard, appelées d'abord à faire partie du corps d'armée du maréchal Davout, passaient sous les ordres du général Merle. Elles comprenaient les brigades Amey (3^e croate et 4^e suisse), Candras (1^{er} et 2^e suisses) et Coutard (123^e de ligne, ancien régiment hollandais, et 3^e suisse), soit environ 12,200 hommes, plus 800 chevaux et l'artillerie.

Le général Merle voulant donner aux Suisses, dont il avait apprécié la valeur en Espagne, un témoignage de la confiance qu'ils lui inspiraient, choisit alors le capitaine Gessner, du 3^e régiment, pour un de ses aides de camp, et rejoignit ses nouvelles troupes qui, après avoir cantonné aux environs de Marienwerder, puis de Welhau, furent passées en revue le 18 juin par Napoléon à Insterbourg.

De là, par Gumbinen, Mogariski et Poniemen, il se porta sur le Niémen qu'il franchit le 24. Le 25, il passa la Vilia, près de Kowno, sur un pont de radeaux construit avec les arbres que les pontonniers du général Eblé trouvèrent sur les rives. Le 25, il se dirigea sur Janowo, le 27 sur Chatouï et, le 28, il accourait à Deweltowo, au secours du maréchal Oudinot qui, avec une faible portion de ses forces, n'avait pas hésité à attaquer l'armée du comte de Wittgenstein chargée de couvrir la route de Saint-Pétersbourg. Ce combat nous ouvrit les portes de Wilkomir.

A cette époque déjà, les troupes du général Merle étaient très fatiguées tant par les marches qu'elles avaient dû faire jusqu'au Niémen que par celles qu'elles avaient faites au delà. Elles manquaient de pain, de sel et de spiritueux, et s'ennuyaient de manger de la viande sans sel, avec un peu de farine délayée dans l'eau. Ces fatigues et ces privations, Français, Suisses et Croates les supportaient avec résignation; mais beaucoup de Hollandais du 123^e de ligne, et d'Allemands incorporés dans les régiments suisses, ne se sentant aucun goût de servir avec nous, n'éprouvaient aucun scrupule de rester en arrière et de disparaître dans les forêts de la Pologne où ils trouvaient une retraite assurée.

Dès le début de la campagne, le général Merle eut donc à surmonter, outre les obstacles inhérents à toute opération militaire, des difficultés qui jusqu'alors lui étaient inconnues. Cependant, grâce à une ferme discipline qu'il s'efforça d'assurer, grâce aussi à la confiance et à l'entrain qu'il savait inspirer à ses soldats, il parvint à maintenir ses troupes dans le devoir, et bientôt il atteignait les bords de la Dwina dans des conditions que, tout d'abord, il n'eût point espérées.

Le 13 juillet, le général Merle se trouvait à Dunabourg où les baraquements et les magasins de l'ennemi furent livrés aux flammes après un combat au cours duquel furent faits d'assez nombreux prisonniers. Il marcha ensuite sur Drouia et, le 20, il reçut ordre de se rendre au camp de Drissa et de le démolir pendant que le maré-

chal Oudinot se porterait avec ses deux premières divisions sur Disna.

Le camp de Drissa était un ouvrage de longue haleine occupant, le long de la rive gauche de la Dwina, un développement de sept à huit kilomètres et consistant en dix grandes redoutes en couvrant cinq autres, placées en arrière et pourvues ensemble de plus de 350 bouches à feu. L'ennemi, fort de 100,000 hommes, l'avait bien évacué le 18, à l'approche de l'armée française ; mais il occupait toujours la tête des quatre ponts qu'il conservait sur la Dwina, et le général Merle se maintint toute la journée du 20 en observation avec ses deux premières brigades espérant qu'il évacuerait ses positions pendant la nuit.

Pendant ce temps, le général Coutard, avec la 3^e, se tenait dans le bois de Léonpol sur la rive gauche : le 21, les Russes passent la Dwina avec 1,800 hommes ; le 3^e suisse, qui gardait le rivage, se replie sur la brigade Coutard. Il marche aussitôt à l'ennemi avec 2 bataillons du 123^e, et telle est la rapidité de cette attaque, que sans tirer un coup de fusil il culbute la colonne et la rejette dans le fleuve. L'ennemi se sauve à la nage ou dans des barques, protégé par cinq pièces d'artillerie et le feu d'une nombreuse infanterie placée avantageusement. Le lendemain, Coutard passait le fleuve à son tour et enlevait deux barques chargées de quatre-ving-dix quintaux de farine et une autre chargée de pain : c'était dix jours de vivres pour la brigade ; précieuse conquête en pareil temps !

En cette rencontre, le comte de Wittgenstein faillit laisser la vie. « Vous ignorez peut être, » écrit le général Merle à Coutard, « que dans votre bataille de Léonpol, vous avez blessé M. le général de Wittgenstein à la tête, et que peu s'en est fallu qu'il ne terminât sa carrière sur les bords de la Dwina. Cela est pourtant vrai, aussi est-il de mauvaise humeur ; il a cherché à se venger, mais en vain ; il nous conserve encore toute sa colère ; prenez garde, s'il apprend que c'est vous qui faites ainsi tirer à la tête des généraux russes, il pourra bien, par contre coup, vous faire tirer aux jambes. »

En effet, le comte de Wittgenstein essaya bien de prendre sa revanche. Coutard avait ordre d'aller saisir la position de Widzoui ; de profondes colonnes le menaçaient ; grâce à l'habileté de ses manœuvres, grâce à quelques charges vigoureuses, il passe le fleuve à Drouïa le 24, disperse les escadrons de hussards qui lui étaient opposés et s'établit à Widzoui, n'ayant perdu que deux hommes et trois chevaux et ramenant ses blessés,

La correspondance du général Merle avec le général Coutard révèle la joie profonde que lui causèrent ces succès qui facilitèrent l'arrivée du parc de réserve et des équipages de l'armée : de concert avec le maréchal Oudinot, il fit en sorte d'attirer sur ces faits d'armes l'attention de Napoléon.

Lui même n'était point resté inactif. Sa ferme contenance imposa à l'ennemi qui, le 24 à quatre heures du matin, abandonna les derniers ouvrages du camp de Drissa.

Napoléon attachait la plus grande importance à la destruction de ces retranchements aussi célèbres qu'inutiles. Le général Merle, pendant son court séjour, mit tout en œuvre pour remplir ses instructions ; mais des bras épuisés et privés d'outils ne pouvaient avancer beaucoup cette immense démolition. De son côté, le maréchal Oudinot, infiniment trop faible devant le corps d'armée du comte de Wittgenstein qui avait été porté à 35,000 hommes, rappela sa troisième division. En conséquence de cette nouvelle disposition, le 25 juillet le général Merle se porta avec les brigades Amey et Candras sur Disna, laissant seulement sa 3^e brigade à Bralaw pour couvrir le camp retranché dont la démolition fut confiée au général Hogendorp, nommé gouverneur de Lithuanie.

Le général Merle, à peine arrivé à Disna, dut passer la Drissa pour aller, sous la protection de la cavalerie du général Corbineau, prendre position, le 28, à Lazowka. La journée du 29 se passa en reconnaissances et, le 30, afin de soutenir le mouvement que le maréchal Oudinot avait reçu l'ordre d'effectuer jusqu'à Sebej sur la route de Saint-Petersbourg, il eut la garde du gué de Sivotschina en même temps qu'il faisait observer par la division de cavalerie légère mise à sa disposition, les gués de Zarnowiséc et de Valenstoui. Ses troupes, très fatiguées, ne furent guères engagées dans le combat de Jakoubowo livré vers la fin du jour, et, suivant qu'elles en avaient reçu l'ordre, elles se retirèrent devant l'ennemi qui marcha sur elles le lendemain 31, vers onze heures du soir, pour venir se mettre en observation en avant de Polotsk où se trouvaient les parcs et les vivres de l'armée. Mais le 1^{er} août, elles prirent part à la charge qui rejeta les Russes sur la Drissa et, le 2, parvinrent à repousser diverses attaques dirigées contre le convoi d'ambulance de l'armée se rendant à Disna où l'on organisait un hôpital considérable.

Le général Merle provoqua inutilement l'ennemi au combat pendant la journée du 11 août, et tout se réduisit à l'escarmouche de

Remiki au cours de laquelle le général Amey eut un cheval tué sous lui.

Cependant, enhardi par l'arrivée des renforts qui lui venaient de Dunabourg, le comte de Wittgenstein parut bientôt vouloir prendre l'offensive. Le 15, le maréchal Oudinot avait fait son entrée dans Polostk où il s'était adjoint le 6^e corps d'armée fort de 13,000 Bava-rois placé sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr : le 16 au soir, le bruit du canon vint tout à coup interrompre un conseil de guerre qu'il tenait, en ce moment même, et fit courir chacun aux armes pour résister aux Russes qui essayaient de franchir la Polota. Sur tous les points l'ennemi fut repoussé avec pertes, tandis que le général Merle prenait position sur les remparts de la place qui ne sont, à proprement parler, que des talus faciles à gravir, mais qui ont l'avantage de dominer au loin.

Le 17, le combat reprit plus vif que jamais. Nous conservions toujours l'avantage, lorsque le maréchal Oudinot s'exagérant les forces des Russes, et dans la crainte de se voir acculé à la Dwina, n'ayant que des troupes harrassées à opposer à l'ennemi, résolut de porter une portion de son corps d'armée ainsi que ses bagages sur la gauche de la Dwina pendant que l'autre défendrait vigoureusement les bords de la Polota.

Le général Merle, chargé de protéger la portion de l'armée qui devait traverser Polotsk et la Dwina, s'acquitta de cette mission avec une rare énergie ; mais ce fut au prix de grandes difficultés, car le mouvement de retraite partielle avait affecté le moral des troupes... Le combat prit fin vers 9 heures du soir. Les pertes des Russes étaient considérables ; mais le maréchal Oudinot, atteint d'une balle au bras au plus fort de l'action, s'était vu dans la nécessité de remettre le commandement au général Gouvion Saint-Cyr.

Le lendemain, 18 août, le combat recommença à six heures du soir. L'armée française paraissait continuer sa retraite : subitement elle rebrousse chemin, se jette sur les Russes au moment où ils s'y attendaient le moins et les force à se replier derrière la Drissa. Le général Merle, avec une partie de sa division, venait d'attaquer vigoureusement le pont que les Russes avaient établi sur la Polota et de les refouler jusqu'à Wlatow, quand l'irruption d'un régiment de chevaliers-gardes russes, qui avait réussi à se glisser à travers les sentiers marécageux du pays entre l'autre portion de sa division et les troupes du général Verdier, vint causer un instant de trouble dans les rangs. Le général Saint-Cyr, qu'une blessure reçue la veille

empêchait de se tenir à cheval, et qui assistait à la bataille dans une petite voiture polonaise, se trouvait en cet endroit. Il fut renversé dans cette espèce de bagarre et foulé aux pieds des chevaux. On le releva et il ne cessa pas de donner un ordre. Heureusement les troupes du général Merle qui gardaient les bords de la Polota, arrêtaient les chevaliers-gardes à coups de fusil, tandis que le général Berckheim à la tête du 4^e régiment de cuirassiers, de la division Doumerc, les chargeait en flanc et en sabrait une bonne partie. L'habileté et le sang-froid avec lesquels le général Merle sut mettre fin à cette entreprise de l'ennemi lui valurent les éloges du commandant en chef qui en avait été le premier témoin. « Le général Merle, » lit-on dans son rapport, reproduit dans le 14^e Bulletin de la Grande Armée, « a repoussé avec beaucoup d'intelligence, et une partie de sa division, une attaque que l'ennemi avait faite sur notre gauche pour protéger sa retraite au bois (de Gumzela). Les Croates se sont distingués dans cette charge, soutenue d'une partie de la cavalerie. » Les régiments suisses méritèrent également les félicitations de leur divisionnaire.

La victoire de Polostk assurant la possession définitive de cette place à l'armée française, permettait à Napoléon de s'avancer davantage sur Moscou, et mérita à Gouvion Saint-Cyr le bâton de maréchal.

L'armée de Wittgenstein, après sa défaite, se retira en arrière des villes de Sebej et de Newel situées à 25 lieues de Polostk. Les troupes suisses, chargées de constater sa retraite, lui firent encore 200 prisonniers dans la journée du 19.

A partir de ce moment, la division Merle, cantonnée aux alentours de Polostk, s'occupa à élever les fortifications d'un vaste camp retranché devant servir d'appui aux troupes qui, de ce point important, couvraient la gauche et les derrières de la Grande Armée, et aussi à améliorer autant que possible sa situation pour se soustraire à la misère et aux maladies.

Les soldats se construisirent des baraques, vécurent du bétail abandonné dans les bois, moissonnèrent, battirent le blé, le transformèrent en farine, bâtirent des fours et firent du pain. Ils jouirent ainsi d'une certaine abondance ; de plus, les nouvelles des succès répétés de l'armée entretenirent chez eux une vive allégresse et une confiance sans bornes sur l'heureuse issue de la campagne. « Vous » êtes sans doute informé, » écrivait à Coutard le général Merle, le 18 septembre, « que l'Empereur vient de chauffer si fortement

» l'armée russe, qu'elle se trouve presque entièrement dégelée : il » s'ensuivra nécessairement une débâcle complète à la suite de » laquelle notre Grande Armée fera son entrée en triomphe à » Moscou. » En effet, Moscou avait ouvert ses portes à la Grande Armée : mais du haut des tours du Kremlin, Napoléon avait vu les flammes de l'incendie qui fut le premier signal de ses désastres.

Une aisance relative régnait parmi les régiments du 2^e corps. Cet état de choses devait changer dès la première quinzaine d'octobre. Si la viande était encore assez abondante, le pain, le sel, les légumes faisaient défaut ; les vêtements chauds manquaient ; les maladies, les fréquentes pertes d'hommes causées par les trahisons des paysans et même des guides, lorsque les détachements allaient jusqu'à près de 25 lieues de Polotsk chercher des vivres au milieu de mille dangers, décimèrent rapidement les troupes et notamment les Bava-rois qui, complètement démoralisés, succombaient presque tous à la nostalgie ou maladie du pays. Cette suite d'escarmouches nous coûta ainsi plus de monde que la campagne la plus active n'eût pu le faire, au point que le maréchal Gouvion Saint-Cyr se trouvait n'avoir plus à sa disposition que tout au plus 20,000 hommes.

Par contre, l'armée du comte de Wittgenstein s'était accrue dans d'immenses proportions. L'Empereur Alexandre, entièrement libre du côté de la Turquie et de la Suède, avait conçu la pensée de réunir ses armées du Nord et du Midi sur les derrières de Napoléon, alors retenu à Moscou, de lui barrer tout passage à son retour, de l'accabler enfin sous une concentration de forces irrésistibles. A cet effet, le comte de Wittgenstein, renforcé de l'armée de Finlande, avait reçu ordre d'assaillir Gouvion Saint-Cyr à Polotsk, de l'écraser, de le distancer sur la Bérésina, pour se réunir à l'amiral Tchitchakoff qui, à la tête de l'armée dite de Moldavie, s'avancait à marches forcées sur cette rivière.

Le maréchal Saint-Cyr avait avec lui bien peu de monde pour résister à un tel effort ; il s'appréta du mieux qu'il put à faire face aux périls qui le menaçaient.

Son plan de bataille était admirable ; trop de vivacité, peut-être, de la part des soldats et notamment des bataillons suisses et croates ne lui permit pas d'en recueillir tous les fruits ; néanmoins la victoire fut complète. C'est que, dit avec raison un auteur bien informé, quels que fussent le mauvais état de l'armée et la faiblesse des ouvrages qui protégeaient le camp de Polotsk, c'était par trop téméraire de vouloir y forcer 20,000 Français commandés par

Gouvion Saint-Cyr et par des lieutenants tels que Maison, Legrand et Merle.

La conduite du général Merle pendant les journées des 17, 18 et 19 octobre, au cours d'une desquelles il perdit près de lui son aide de camp Gessner, qui fut aussitôt remplacé par le capitaine de grenadiers Jean Schaller, fut très remarquée et citée avec le plus grand éloge, ainsi que la « bravoure extraordinaire » des troupes qu'il commandait, dans le rapport du maréchal inséré dans le 28^e Bulletin.

Après cet éclatant succès, le maréchal Saint-Cyr eût pu se considérer comme bien établi sur la Dwina, si, le lendemain, il ne s'était vu contraint de tirer de ses divisions, déjà si faibles, des détachements destinés à retarder tout au moins la jonction du corps de Finlande, aux ordres du comte de Steinghel, avec l'armée de Wittgenstein. Ces détachements, sous le commandement du général Amey, de la division Merle, parvinrent à contenir l'ennemi dans les défilés près de Solœuk. Toutefois à partir de ce moment, le maréchal Saint-Cyr, menacé de flanc et de front, comprit qu'il serait imprudent de s'obstiner, et résolut d'évacuer Polotsk, dès le soir, pour se replier derrière l'Oula, que le canal de Lepel réunit à la Bérésina. Mais à peine avait-il commencé à retirer son artillerie des ouvrages avancés, que les Russes, ayant eu l'éveil du départ des Français par le feu que les soldats mirent aux baraques du camp qu'à aucun prix ils ne voulaient laisser à l'ennemi, prennent aussitôt les armes, couvrent la ville de leurs projectiles et l'attaquent de toutes parts avec une indicible furie.

Le maréchal Saint-Cyr confie alors au général Merle, qui pourtant n'avait plus que 4,000 hommes avec lui, l'honneur de protéger la retraite; tâche flatteuse s'il en fut jamais, et qui, plus encore qu'en Portugal, allait lui procurer l'occasion de déployer ses hauts talents.

Les généraux les plus forts ont toujours reconnu qu'il n'y avait rien de difficile comme une belle retraite: c'est là que les véritables qualités du chef éclatent, c'est là que les connaisseurs l'attendent et le jugent. Une fois de plus, le général Merle montra en cette circonstance ce qu'on pouvait attendre de lui. Voici en quels termes, du reste, il raconte lui-même les incidents de sa défense de Polostk, de sa retraite consommée dans la nuit du 19 au 20 qui reçut des soldats le nom de *nuit infernale* que l'histoire lui a conservé, ainsi que les événements qui suivirent et auxquels il prit une part aussi glorieuse que peu connue:

« Dans la dernière campagne, écrivait-il quelques mois plus tard au maréchal Moncey, j'ai traversé deux circonstances extrêmement pénibles et embarrassantes.

» A l'opiniâtre défense de Polotsk, ma division repoussa cinq assauts ; nous étions attaqués par des troupes ivres et furieuses ; seize mille Russes restèrent étendus devant quelques palissades et les chevaux de frise qui barraient les issues de la ville. L'attaque de l'ennemi dura trois jours et toute la nuit du 20 octobre jusqu'à quatre heures du matin. Figurez-vous, Monsieur le maréchal, une ville ouverte, assaillie par 45,000 Russes avec 200 bouches à feu et défendue par tout au plus 15,000 Français dont un gros tiers presque incapable de combattre ; nous avons en effet beaucoup de malades.

» La ville entière, construite en mauvais bois de sapin, pouvait être, d'un instant à l'autre, réduite en cendres. En moins de 24 heures, les combustibles ennemis en firent un volcan, un enfer, une situation épouvantable : nous avons été contraints de combattre à la clarté des flammes pendant neuf heures. Les cris et les gémissements des habitants, joints aux hurlements féroces des Russes, augmentaient encore l'horreur de notre position. Rien ne put ébranler le froid courage de ma division, elle fut chargée de la retraite dans cette grave conjoncture.

» Je reçus l'ordre de M. le maréchal Saint-Cyr d'abandonner la ville à minuit et de repasser la Dwina ; mais ne voulant laisser à l'ennemi ni un homme ni le plus mince bagage, je n'effectuai ma retraite qu'à quatre heures du matin. Les Russes, qui étaient sur nous, s'apercevant de notre mouvement, attaquèrent en désespérés mon arrière-garde. Un combat des plus violents s'engage dans la ville, nous nous battons dans les rues, sur les places et jusque sur les ponts que je fais brûler après les avoir passés. Dans cette mémorable affaire, les quatre régiments suisses se sont couverts de gloire, ainsi que le 3^e régiment de Croates.

» Monsieur le maréchal Saint-Cyr fut atteint d'une balle à un doigt du pied gauche¹. Après avoir franchi la Dwina, nous restâmes en

¹ Vingt fois, dans cette affaire, la vie du général Merle courut les plus grands périls. A un moment donné il se trouvait avec tout son état-major dans une mauvaise maison en planches, faisant ses dispositions de retraite, quand tout à coup une bombe passant à travers les portes, tombe au milieu du groupe attentif : « Messieurs tous à terre ! » s'écrie le général, qui reste seul debout immobile ; la bombe roule, éclate et couvre l'assistance de ses débris. Il n'y eut heureusement personne de tué. Dr Mazel, 51, d'après les souvenirs de M. Amb. Blachier, ancien aide de camp du général, décédé colonel en retraite à Nîmes.

position pendant trente-six heures. Il faisait un temps affreux, les chemins étaient presque impraticables. Le 20 octobre, Son excellence décida que les deux corps d'armée à ses ordres, le 2^e et les Bavares, ceux-ci forts tout au plus de 3000 hommes, feraient leur retraite sur Ouchatsh. Les troupes se mirent en mouvement pendant la nuit, par deux routes différentes. L'armée russe passa le fleuve après notre départ, suivit notre marche et nous joignit à cette ville. Le 23 octobre à deux heures de l'après-midi, les divisions Legrand et Maison furent attaquées, j'étais en réserve, et c'est dans ce même moment où deux divisions en étaient aux prises avec l'ennemi, que je reçus l'ordre de prendre le commandement des deux corps d'armée. Je ne pouvais déjà plus communiquer avec les Bavares; M. le général de Wrède, en mésintelligence avec M. le maréchal Saint-Cyr, manœuvrait pour son compte; dans cette affaire, l'ennemi fut repoussé et nous lui fimes des prisonniers.

» C'était au brave général Legrand, comme plus ancien que moi, à remplacer Monsieur le maréchal Saint-Cyr; mais les circonstances étaient si pressantes qu'un moment perdu pouvait tout compromettre. Pour bien servir son souverain et son pays, il faut savoir se dévouer; je n'hésitai point et j'écrivis au général Legrand pour lui faire part de l'ordre que je recevais et des dispositions de retraite que j'avais prises, en l'invitant, pour ce qui le concernait, à les exécuter, et que j'espérais que tout irait bien. Le général Legrand était indisposé; il me répondit: « Mon cher Merle, commandez et »
 » comptez sur moi; envoyez-moi vos ordres, je les exécuterai avec le »
 » même empressement et la même ponctualité que vous avez exécuté »
 » les miens, quand vous serviez dans ma division comme général de »
 » brigade ¹. » Les généraux de division Doumerc et Maison me prièrent également de me charger du commandement.

» Monsieur le maréchal Saint-Cyr ayant donné connaissance de sa position à Monsieur le maréchal Victor, duc de Bellune, et moi-même ayant lieu de croire que le corps placé sous ses ordres viendrait à

¹ Cette lettre et le récit de Merle rectifient le rapport du maréchal Saint-Cyr inséré à la suite du 28^e Bulletin, ainsi que les dires de la plupart des historiens d'après lesquels le général Legrand aurait pris la direction du 2^e corps. Ce commandement appartenait à Legrand comme étant le plus ancien divisionnaire; mais il déclina ce périlleux honneur après qu'eût été rédigé le rapport, et ce fut le général Merle qui le remplaça (V. de Schaller 150). Le général Merle se trouva avoir ainsi sous ses ordres, outre sa division et les Bavares formant le 6^e corps, la division Legrand comprenant les brigades Moreau et Albert (26^e léger, 56^e, 19^e, 128^e de ligne et le 3^e portugais); la division Maison ci-devant Verdier

notre aide, je me décidai à aller à sa rencontre en suivant la route de Polotsk à Smolinska. Je me retirai donc sur le Lepel et, delà, sur Tscharniki où j'arrivai (29 oct.) après neuf jours de marche, sans perte d'une seule de nos sept ou huit cents voitures d'équipage, malgré deux fortes attaques d'arrière garde qu'il fallut soutenir et repousser. Nous fîmes encore des prisonniers dans ces deux affaires, mais nous eûmes le malheur de perdre le fils du prince Le Brun qui fut emporté par un boulet en combattant vaillamment à la tête de son régiment de lanciers.

» Un jour après mon arrivée à Tschasniki, je fus joint par Monsieur le maréchal duc de Bellune, qui traînait à sa suite un tiers d'équipage de plus que moi. Je cède mon commandement à Son Excellence¹, nous causons ensemble et je lui propose d'attaquer l'ennemi le lendemain (31 oct.). M. le maréchal me répondit : « Je viens à vous » pour cela, vous connaissez les positions de l'ennemi, faites vos » dispositions en conséquence. Je vais incontinent former une seule » armée des deux corps réunis. Je vous donnerai le commandement » de deux divisions, celle du général Girard et la vôtre. » On a souvent bien raison de dire que les paroles de la veille ne s'accordent point sur celles du lendemain : c'est ce qui est arrivé à Tschasniki.

» Je fis mes dispositions d'attaque pendant la nuit : au point du jour, l'ennemi marchait sur moi, j'allai à sa rencontre et j'engageai vivement l'affaire. En une demi-heure j'eus 500 hommes hors de combat ; ma seule division était engagée, l'ennemi commençait à plier, ses canons se retiraient au galop. Je donne l'ordre au général Girard d'avancer. Ce général me fait répondre que le maréchal lui a défendu de faire aucun mouvement sans son ordre et, un instant après, Son excellence m'envoie deux aides de camp m'annoncer

composée des brigades Raymond, Vivès et Néraud (11^e léger, aujourd'hui 86^e de ligne, et les 2^{me} 37^e et 124^e de ligne) et la division de cavalerie Doumère ; brigadier Castex, Corbineau et Berckheims (7^e, 20^e, 23^e et 24^e de chasseurs ; 8^e de lanciers, 15^e et 19^e de dragons ; 4^e, 7^e et 14^e de cuirassiers). Toutefois son commandement sur les Bavares fut purement nominatif, le comte de Wrède s'étant définitivement détaché du 2^e corps, de dépit de ne pas se voir choisi pour général en chef, les troupes se refusant de servir sous les ordres d'un étranger.

¹ Le général Merle commanda en chef le 2^e corps du 23 au 30 octobre. Voici les principales étapes de sa difficile et sanglante retraite. Le 24, après avoir pris position à Ghomel, puis à Voronetch, le 2^e corps s'établit entre Ouchatsh et Czercka. L'arrière-garde eut un engagement très vif avec Wittgenstein le 25 et, le 26, la retraite continua par Kamen et Zapoloc. Le 27, le 2^e corps franchit l'Oula et s'établit de Tschasniki à Lepel ; le quartier-général est à Smoliani. V. Gouvion-Saint-Cyr, IV.

qu'elle ne voulait pas livrer bataille et que j'eusse à me retirer. Je ne pouvais croire ces deux officiers : enfin, Monsieur le maréchal vint, lui-même, me donner l'ordre de la retraite. Je mis tout mon savoir à lui faire comprendre à quelles difficultés il s'exposait avec un ennemi sur nos derrières : je lui représentai l'embarras des 1,200 voitures de son armée en une telle marche et l'assurai que les Russes avaient fait un pas rétrograde devant ma division. Il ne voulut rien entendre et perdit ainsi une occasion favorable qui ne devait plus se retrouver. Tout le monde voulait combattre, Son Excellence fut seule d'un avis contraire.

» Que de malheurs nous aurions évité si nous avions battu complètement le comte de Wittgenstein, parce que, après une affaire heureuse, un des deux corps se serait porté promptement sur Borisow pour garder la tête du pont de cette ville et, assurément, l'armée qui venait de Moldavie, aurait pu recevoir une leçon d'importance ¹.

» Les Russes ayant appris la jonction du 9^e corps avec le 2^e n'osèrent plus faire de mouvement sur nous et se tinrent continuellement à sept ou huit lieues de nos avant-postes. J'avais donc bien raison de vouloir attaquer le comte de Wittgenstein. Je n'ai jamais été plus malheureux que d'avoir à me retirer devant ces troupes contre lesquelles il n'eût fallu qu'une heure ou deux de combat pour les anéantir.

» Quelques jours après cet événement, Monsieur le maréchal de Reggio, rétabli de sa blessure, vint reprendre le commandement de son corps : les deux maréchaux réunis ne pouvant s'entendre, se séparèrent.

» Cependant, l'armée qui venait de Moscou étant déjà près de nous, S. M. l'Empereur décida que le 2^e corps ferait l'avant-garde de toute l'armée réunie ; en conséquence, il reçut l'ordre (18 nov.) de se porter sur Borisow pour s'emparer de la tête du pont de la Bérésina. Il était trop tard. Le corps d'armée se mit en mouvement ; mais, à douze lieues de Borisow, il apprit que l'armée de Moldavie l'avait occupée après avoir dispersé une brigade polonaise très peu forte

¹ Les appréciations du général Merle sur l'opportunité du combat de Tschasniki ont été admises par tous les écrivains militaires. Le maréchal Saint-Cyr, désespéré de voir s'évanouir la dernière occasion de prendre sur l'ennemi une éclatante revanche, et souffrant cruellement de ses blessures, prit le parti de rentrer en France. Pendant le combat, un grenadier vaudois sauva la vie du général Merle en arrachant la mèche d'un obus prêt à éclater. V. Gouvion, IV et Schaller, 154.

qui gardait ce poste. Le général Legrand arrive devant Borisow, rencontre l'avant-garde ennemie, la charge à sa manière, fait un nombre considérable de prisonniers et s'empare d'une énorme quantité de bagages. Les Russes se retirent précipitamment et brûlent le pont. (23 nov.)¹

» Dans cette position, Monsieur le maréchal, nous avons une armée et une rivière devant nous, le prince Kutusoff sur nos derrières et le comte de Wittgenstein dans le flanc droit, tout cela à bout portant. Il fallait cependant se tirer de là ou mourir. Nous nous trouvions sans vivres et sans ponts. Heureusement il nous restait le plus essentiel, la planche de salut, l'Empereur. Par ses ordres, dans l'espace de 24 heures, des ponts de radeaux furent construits et établis sur la Bérésina en présence de l'ennemi.

» Le 2^e corps passa la rivière : le brave général Legrand attaqua et donna la chasse à un corps ennemi et, après s'être couvert de gloire, reçut un coup de feu qui lui fracassa l'épaule droite : la nuit mit fin au combat². Le corps d'armée prit position.

» Le 28 novembre, l'ennemi nous attaqua au point du jour, bien décidé, paraît-il, à nous rejeter sur les ponts établis sur la Bérésina. Nous étions arrivés au moment le plus décisif, le plus délicat, il ne fallait pas être battus ; nous étions tous bien pénétrés de l'évènement qui allait suivre. Le combat le plus sanglant s'engage, mais voilà que nous perdons du terrain, lorsque M. le duc de Reggio, le second Bayard de l'armée française, toujours bouillant de courage, ramène hardiment en avant sa division et reçoit un coup de feu qui le renverse presque mort. Sa Majesté, informée de ce fâcheux accident, me fait donner l'ordre par Monsieur le maréchal duc d'Elchingen, de prendre le commandement du corps d'armée. Dans ce moment j'étais malade ; depuis trois jours je n'avais rien pris,

¹ Ce récit, d'accord avec les Mémoires de Saint-Cyr et du comte de Rochecouart, justifie pleinement la conduite du maréchal Oudinot, à qui le général de Vaudoncourt reproche, dans sa « Relation impartiale du passage de la Bérésina par l'armée française en 1812 », de ne s'être pas porté en temps utile au secours des troupes polonaises.

Etapes du 2^e corps jusqu'au 26 novembre : 11, vers Loukomi ; 13, second combat et prise de Tchasniki ; 13 au 18, cantonnement de Smoliani à Czereia ; 21, Bobr ; 22, Niemanitza ; 24-25, Studianka et Wezelowo ; 26, Zawniki.

² Le général Legrand fut ainsi blessé au combat de Brilowa livré le 26 novembre, premier jour du passage de la Bérésina, et non le 28 comme le font entendre Thiers (XXII) et les généraux Gourgaud (455) et Marbot (III, 204). Le 29^e bulletin et la biographie du général par Rabbe confirment le récit de Merle.

c'était le commencement de la fièvre nerveuse qui a tant délabré ma santé. Je répondis à Son Excellence, en lui faisant connaître ma situation et lui exposant que je n'étais guère à même de bien diriger un tel commandement : « Arrangez-vous comme vous l'entendrez, » c'est l'ordre de l'Empereur », me dit-il.

» Me voilà pour la deuxième fois à la tête du corps d'armée. Dans quelle circonstance ! Je donne des ordres, je forme des masses, je combats cinq heures sans reculer ni avancer.

» Quelques charges d'infanterie que je fis exécuter avaient toutes contenu l'ennemi dans la position d'où il faisait des efforts pour avancer. A deux heures de l'après-midi, je n'avais réellement plus de généraux ; un d'eux, le général Candras, était mort, tous les autres blessés. Je n'avais plus d'officiers d'état-major, mes colonels avaient également été tués ou blessés ; je restais seul pour commander.

» L'ennemi cessa un moment son feu, mais c'était pour se préparer à faire un vigoureux mouvement ; de mon côté, quoique tombant d'inanition, je me préparai de mon mieux à le recevoir. Je ralliai ma troupe, je formai de tous les régiments du corps d'armée six faibles bataillons, je les disposai en masses. Sur le flanc gauche de ces masses, je plaçai mille cuirassiers en colonne par escadrons. L'ennemi commence son mouvement. Pour moi je recueille mes dernières forces et me mets à la tête de mes soldats ; j'ordonne la charge à l'infanterie et à la cavalerie, tout s'ébranle ensemble et en bon ordre. Le feu le plus vif ne peut arrêter notre marche franche et bien soutenue. Nous arrivons sur la colonne russe qui formait l'avant-garde, elle était forte de 7 à 8000 hommes, nous l'enfonçons à coups de sabre ou de baïonnette ; tout ce qui n'est pas tué de cette troupe reste prisonnier.

» Je fis conduire cette colonne au quartier général de Sa Majesté qui s'occupait elle-même à faire passer les ponts à son armée.

» Cette fameuse charge rendit le général russe, commandant l'armée de Moldavie, plus circonspect... L'armée passa enfin la Bérésina...¹ »

L'historien suisse, H. de Schaller, a tracé de la bataille de Zawniki ou de la Bérésina un saisissant récit qu'il importe de résumer et rectifier ici. L'heure est décisive et chacun est pénétré de la mission qu'il a à remplir. Dès sept heures du matin, les troupes ont pris leurs positions. Blattermann, commandant le 1^{er} régiment suisse,

¹ Lettre du général Merle au maréchal Moncey, Nîmes, 14 mai 1813.

parcourt le front de bataille de ses compatriotes et prie le lieutenant Legler d'entonner, comme un dernier adieu à ce monde, l'hymne patriotique *Unser Leben Gleicht der Reise*. Le sifflement des boulets vient interrompre ce chant national et annoncer le commencement de l'action, pendant laquelle il faudra combattre un contre dix. Les officiers se prêtent le serment mutuel de ne point s'occuper des blessés dans cette lutte suprême, mais de combattre tous jusqu'au dernier homme. Et aussitôt le feu s'ouvre sur toute la ligne. Les Russes visent surtout les chefs. Resté presque seul, le général Merle, bien qu'en proie aux plus vives souffrances, se prodigue afin de repousser les efforts inouïs des Russes qui s'obstinent à vouloir longer la rivière, gagner les ponts et couper ainsi la retraite au maréchal Victor dont on entend la vive canonnade de l'autre côté de la rive. A son appel, les cuirassiers du général Doumerc exécutent les charges les plus brillantes. Trois bataillons russes sont contraints de déposer les armes. Mais le 2^e corps d'armée a brûlé ses dernières cartouches, et les hommes chargés d'aller chercher des munitions sont tués tour à tour. Alors le général Merle donne l'ordre de charger à la baïonnette. Cet ordre est aussitôt communiqué aux troupes : Par ordre du général, la charge ! En avant à la baïonnette ! Tambours battez la charge ! » Le tambour Kundert, de Glaris, s'élance le premier et reçoit une balle dans la joue. Il est relevé par le capitaine Rey qui prend sa caisse. Les Russes sont refoulés à plusieurs centaines de pas en arrière, et cette charge donne le temps de distribuer des cartouches aux hommes.

Cependant, au bout de vingt minutes, l'armée russe a regagné tout le terrain qu'elle vient de perdre. Alors les tambours battent de nouveau la charge ; six fois de suite, le général Merle attaque l'ennemi avec la même vigueur jusqu'à ce qu'enfin, le maréchal Ney, qui se trouve en seconde ligne, et qui a vu le péril, lui envoie comme renfort la légion de la Vistule, de la division Claparède. La position de Zawniki, que défend le 3^e de croates, est conservée, et ce succès assure le passage de la Bérésina au reste de l'armée.

A la fin de la journée, les quatre régiments suisses comptaient encore environ trois cents hommes ; le 3^e de croates et le 123^e de ligne, qui aujourd'hui à côté du grand nom de Polostk porte fièrement sur son drapeau celui de la Bérésina, n'existaient plus. Il en était de même des troupes des divisions Legrand et Maison.

» Braves soldats, s'écria le général Merle en passant devant leur campement, vous méritez tous la croix de la Légion d'honneur. » Et

en effet, il fit part à l'Empereur de leur conduite héroïque. Celui-ci accorda, sur le champ de bataille même, toutes les décorations qui lui étaient demandées.

On sait dans quel désordre s'effectua le passage de la Bérésina. Le 2^e corps, dont Napoléon admirait l'organisation trois jours auparavant, se trouva en partie débordé au milieu de cette foule affolée, éperdue. C'est à peine s'il restait 1,500 hommes dans les rangs. Quoi qu'il en soit, la bataille de la Bérésina qui sauva les débris de la Grande Armée, causa aux Russes la plus amère déception. « L'évènement », dit le colonel Boutourlin, aide de camp de l'Empereur Alexandre, « ne répondit pas aux espérances que la marche des » armées secondaires sur les communications des Français avait » inspirées aux Russes et qui n'allaient à rien moins qu'à voir toutes » les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes. »

Le soir de la bataille, le général Merle, succombant presque à la fatigue, aggravée par la maladie qu'il avait pu maîtriser dans un moment critique, remit le commandement du 2^e corps au général Maison ; puis, montant en traîneau en compagnie de son premier aide de camp, M. Ambroise Blachier, il partit avec les débris de sa division pour Wilna où devait se réunir l'armée. Arrivé le 29 à Zemin, le 30 à Kamen, après des péripéties sans nombre, au milieu d'un pays semé de bois et de marais, et infesté d'ennemis, comme le maréchal Oudinot il faillit être enlevé par les Cosaques à Pletchenizy, puis dans la petite ville d'Illia. Le 2 décembre, le maréchal Ney avec tout au plus mille hommes, soutint un dernier combat à Molo-deczno, et le général Merle poursuivant sa route par un froid qui descendit successivement à 20 et 30 degrés réaumur, atteignit Smorgoni et enfin Wilna le 9 décembre. Là régnait une inexprimable confusion, et un couvent suffit à donner abri à ce qui restait des 2^e et 3^e corps. Mais les attaques incessantes de l'ennemi ne permirent point un long séjour dans cette ville que bientôt il fallut se résigner à évacuer. Grâce à l'intelligente activité de son fidèle aide de camp, moins maltraité que lui, sous ce ciel rigoureux, le général Merle obtint à prix d'or, de marchands juifs, une mauvaise voiture qui, par Jewe, le transporta avec les siens à Kowno. Ce fut dans cette ville qu'il reçut le décret portant confirmation des propositions pour la Légion d'honneur qu'il avait présentées à l'Empereur, et dont il s'empressa de faire part aux intéressés. Malheureusement, par suite de la dissolution de l'armée, ce décret ne reçut jamais une entière exécution.

La misère des troupes ne faisait que grandir, Kowno devenait intenable. Le maréchal Ney, qui commandait l'arrière-garde, voyant qu'il n'y avait plus moyen de résister, ordonna alors aux officiers généraux, supérieurs et autres, et même aux sous-officiers, de quitter l'armée et de n'en laisser qu'un nombre proportionné à celui des soldats. Il trouva que leurs services seraient achetés trop chers par les pertes que l'armée ferait en eux de son avenir. Il pensa avec raison qu'il était préférable d'avoir quelques centaines d'hommes de moins en ce moment, et d'assurer la reconstitution future de l'armée en sauvant de leur propre dévouement les officiers qui, n'ayant plus de soldats, s'obstinaient à rester à l'arrière-garde pour combattre ¹.

En conséquence de cet ordre, le général Merle sortit de Kowno le 13. Le 15, il atteignit Gumbinnen, d'où il se dirigea avec les restes de l'armée sur Königsberg et delà sur l'île Nogat, près de Marienbourg, cantonnement assigné aux 2^e et 3^e corps. Mais la défection des Prussiens força ces troupes à quitter ces parages pour se replier sur Custring où elles arrivèrent le 20 janvier 1813. Il allait s'agir de réorganiser l'armée. Le général Merle, exténué, n'en pouvant plus, se rendit, accompagné d'un seul domestique, à Berlin, avec l'intention d'y attendre la reprise des hostilités, lorsque le maréchal Augereau qui commandait en cette ville, l'obligea, après quelques jours de repos, à rentrer en France pour refaire sa santé actuellement fort délabrée ².

Ce fut le moral profondément affecté par les récents événements, que le général Merle se retira à sa campagne de Bois-Fontaine, aux abords de Nîmes, pour y chercher les soins et la tranquillité dont il éprouvait un si grand besoin. Toutefois une chose le soutenait encore : la conscience du devoir accompli. « Avec plus de santé, » écrivait-il au maréchal Moncey le 14 mai 1813, « j'aurais peut-être » fait mieux ; mais j'eusse possédé la force d'Hercule qu'il m'eût été » impossible de donner de plus grandes preuves de mon dévouement à mon prince et à mon Pays ».

En effet, le général Merle pouvait se tranquilliser, car si, cédant à

¹ Général Gourgaud, 477.

² Dr Mazel, 56. Bien qu'il eût sauvé une partie de l'armée, le général Merle n'eut aucune part aux faveurs de Napoléon. C'est que, dans les derniers jours de la retraite, il avait eu le tort de tomber malade. « Pour bien flatter Napoléon en ce moment, dit Thiers, il fallait n'avoir ni froid, ni faim, ni sommeil, ni aucune trace de maladie ! Malheureusement toutes les santés ne se prêtaient pas à ce genre de flatterie. »

ses inspirations, il n'eût point, à Tschasniki, rencontré un obstacle insurmontable dans les ordres personnels du maréchal Victor, grâce à lui les événements eussent certainement pris une tout autre tournure. Du reste, en poursuivant la lutte, le général Merle entraît entièrement dans les vues de Napoléon. Aussi ne peut-on comprendre l'inaction obstinée du maréchal Victor alors que l'Empereur lui écrivait, coup sur coup, que de lui et du 2^e corps dépendait le salut. L'armée de Wittgenstein repoussée, les Français auraient pris leurs quartiers d'hiver entre Witepsk, Orcscha et le long de la Dwina sur Polotsk, ce qui eût pu nous donner la paix dans le courant de l'hiver ou les moyens de préparer des succès certains pour la campagne de 1813, en menaçant Saint-Pétersbourg. « Wittgenstein a tout à gagner » et vous tout à perdre, » lui écrivait-il. « Communiquez cette lettre » au duc de Reggio et concertez-vous ensemble pour livrer bataille, » ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations. » « Sa Majesté ne conçoit pas, » lui mandait encore le major-général Berthier, « qu'ayant réuni à vos troupes le 2^e corps d'armée, » vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. » En gardant de vers lui ces ordres et, bien plus, en retirant au général Merle les moyens de combattre, le maréchal Victor assumait la plus lourde responsabilité. Aussi Napoléon écrivait-il, au duc de Bassano, ministre des affaires extérieures à Wilna, que « l'inaction honteuse du duc de » Bellune, qui n'a pas attaqué, lui a fait un mal affreux. »

On ne pouvait donner plus complètement raison au général Merle. Ainsi le font, sans s'en douter du reste, les auteurs les plus autorisés. Contrairement à ce qu'ont dit de très nombreux écrivains, l'honneur du combat de Tschasniki revient donc au général Merle et non au maréchal Victor. Malheureusement il ne dépendit point du général de donner à ce combat la suite qu'il était en droit d'espérer. Quant à la bataille de Zawniki ou de la Bérésina, il serait superflu de rappeler ici ce qu'elle fut pour le salut de l'armée.

Peu à peu le séjour du Midi, où partout il reçut le témoignage d'une vénération sans bornes, mit le général Merle à même de reprendre son épée. Délivré de la maladie nerveuse qui l'avait fait tant souffrir, surtout après le passage de la Bérésina, il sollicita de Napoléon sa part aux dangers qui, cette fois, semblaient devoir bientôt menacer directement la France, et c'est alors qu'heureux de retrouver son précieux concours, Napoléon s'empressait de l'appeler, le 10 août 1813, au commandement de la 25^e division militaire.

